

Le quartier de la Marine

Conférence faite le 16 juin 1941

Monsieur le Gouverneur Général,

Mesdames, Messieurs,

Je vais essayer de compléter la promenade que nous fîmes, il y a quelque temps, clans les ruines et les décombres de ce qui fut le quartier de la Marine. Actuellement presque tout a disparu.

Il me sera bien difficile de suivre un plan déterminé, nous irons dans ce passé, un peu à l'aventure, nous arrêtant aux points les plus intéressants. Chemin faisant, je ferai passer sous vos yeux quelques clichés pris avant les démolitions. Nous les levons à l'amabilité de M. Barbarin, directeur de la Régie Foncière, et de M. (le Louvencourt, le photo-graphe bien connu.

Ce vieux quartier était limité par les rues Bab-el-Oued, Volland, le boulevard Amiral-Pierre, les rues de la Marine et Mahon, cette dernière venant rejoindre la rue Bab-el-Oued non loin de la place (lu Gouvernement. Dans l'aire ainsi constituée, existait un lacin de ruelles mi-arabes, mi-européennes, dont l'aspect originel était, pour la plupart, très altéré. La ville moderne peu à peu a dévoré l'antique cité barbaresque que nous avons trouvée à notre arrivée ici ; il n'en subsiste plus que quelques vestiges épars ça et là. C'est dans la partie basse de l'ancienne cité des pirates, et principalement dans cette partie démolie, que se trouvaient ies demeures les plus fastueuses.

Après 1830, ce fut dans ce quartier, tout (l'abord appelé le « quartier franc », puis quartier de la Marine, et finalement, dans ces dernières années, quartier de l'Ancienne Préfecture, que résidèrent les hauts fonctionnaires, les personnages marquants (le la cité. Là se développa, dans une ambiance encore barbaresque, la vie européenne de l'Alger naissant. On y édifia les premiers immeubles à la française. Certains furent construits à la hâte sur de vieilles maisons mauresques. Pour les nouvelles bâtisses, on adopta assez fréquemment une disposition intérieure usitée dans le bassin méditerranéen occidental, en Provence, en Espagne, en Italie: les appartements s'ouvraient sur (les galeries qui entouraient une large cour, un patio. Des spécimens (le ce genre existent encore; on en retrouve notamment un au coin de la rue Mahon (n° 5) et de la rue Cléopâtre, dans une maison appartenant à la famille de la Tour du Pin.

Dans ces demeures européennes, les premiers venus ici se trouvaient avec les leurs, plus à leur aise, plus confortablement installés que clans les Plaisons turques, où l'absence de fenêtres s'ouvrant sur l'extérieur donnaient aux nouveaux venus, non encore habitués aux coutumes (lu Pays, l'impression (l'un emprisonnement, et où les moyens de chauffage, en hiver, faisaient défaut.

A El-Djézair, on se chauffait à l'aide de braseros en bronze ou en



La caserne Lemercier; à gauche, après l'immeuble faisant l'angle du **boulevard** et de la place, la terrasse ombragée du « Café de France ».

cuivre, dont certains étaient d'un modèle superbe et très artistique, ou bien, dans les milieux modestes, avec le canoun, fourneau primitif en argile cuite, dont l'usage ne s'est pas perdu de nos jours.

C'est dans ces étroites ruelles, bordées, en bien des points, d'élégantes maisons mauresques, aux intérieurs parés (l'éclatantes et précieuses faïences, de colonnes de marbre, de belles boiseries finement sculptées, qu'eurent lieu les premières manifestations mondaines du nouvel Alger. Les soirées de l'élégante et gracieuse Mme Schultz, la femme du consul de Suède, furent très recherchées par l'élite de la société de l'époque. Elles avaient lieu dans un palais mauresque, rue de la Licorne. Cette demeure a depuis longtemps disparu; elle se trouvait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la chapelle des Pères Jésuites, rue des Consuls.

Mme Schultz était Anglaise, elle habitait Alger bien avant l'arrivée des Français. Son mari fut envoyé ici comme officier du Génie auprès du Dey; en 1812, il bâtit la caserne de la Salpêtrière. Il ne quitta plus notre ville où il finit par être nommé consul. Mme Schultz était peintre, elle avait du talent, elle a laissé des oeuvres fort intéressantes au point de vue documentaire, car elles avaient été peintes avant 1830.

Le consul de Grande-Bretagne, Sir de Saint-John, donna lui aussi de brillantes réceptions. En 1833, il offrit un bal au duc de Rovigo dans sa belle résidence de la rue de la Charte, dont nous reparlerons.

Ceux qui dans ces temps lointains se rendaient la nuit à ces réunions, devaient se munir de lanternes pour se diriger dans ces ruelles obscures, totalement dépourvues d'éclairage. A la longue, quelques rues finirent



Les quais avant la construction du boulevard. Remarquer l'espèce de bastion, alors bien dégagé, sur lequel s'élève la Mosquée de la rue de la Marine. Cette vue est antérieure à 1860.

par être parcimonieusement pourvues de lampes à huile, mais elles étaient rares et insuffisantes: il en fut ainsi durant une quinzaine d'années. En 1852, au grand émerveillement de la population, furent établis des réverbères à gaz. Ce fut la rue de la Marine qui, la première, bénéficia de ce progrès. L'usine génératrice se trouvait à l'endroit où de nos jours s'élève le Palais Consulaire, mais en contre-bas, au niveau du quai.

Dès 1830 et dans les années qui suivirent, on débarquait en arrivant de France dans la darse de l'Amirauté, qui, comme au temps des corsaires, constituait le seul port d'Alger.

Une fois sur le quai, le voyageur pour se rendre en ville devait gravir une rampe assez raide où se trouvaient, à droite, la Douane, les bureaux des courtiers maritimes; à gauche, un bastion turc transformé en magasin militaire. Il convient de rappeler que le boulevard n'existait pas encore et que le long du quai se trouvaient, par place, des remparts et autres ouvrages militaires qui jadis protégeaient et défendaient El-Djézaïr. Le bord de la mer était plus proche des habitations à cette époque que de nos jours. En haut de cette rampe, on rencontrait une ancienne porte qui fut connue sous le nom de Porte de France ou de la Marine, elle était en quelque sorte l'entrée d'Alger. Quand on la franchissait, on arrivait devant un édifice, tout d'abord appelé Caserne de la Marine; en 1837 on lui donna le nom du colonel Lemerancier que nous retrouverons plus loin. Cette bâtisse, très remaniée par la suite, disparut vers 1899. C'était une ancienne caserne de janissaires appelée M'ta Moussa (Caserne de Moussa), (lu nom de son architecte).

La Porte de France une fois passée, on était rue de la Marine. Les premiers algérois en furent très fiers, elle fut l'artère la plus élégante de l'Alger de 1835. On l'avait élargie et accommodée à l'européenne au prix de nombreuses démolitions.

Sous ses arcades, se trouvaient les magasins les plus beaux, certains parvinrent jusqu'à nous, comme par exemple la fameuse chapellerie Vidal, qui fut ensuite tenue par M. Girard. Les officiers de tous grades, les civils élégants, furent, dès 1832, ses clients. Au-dessus de l'arcade, où était le magasin, on remarquait, en guise d'enseigne, un énorme képi du modèle « vieille armée d'Afrique », en métal coloré. Qu'est devenue cette relique du passé? La maison Girard existe toujours; au moment des démolitions du quartier, elle a émigré, rajeunie, rue Colbert.

Au numéro 14, on peut voir encore l'immeuble des « Bains de la Marine ». La façade, restée intacte, devait en son temps faire impression. Elle possède un balcon central, en saillie sur la rue, flanqué à droite et à gauche, de deux niches peintes en bleu azur, où se dressent deux statues naïvement allégoriques représentant, peut-être, Flore et Cérés.

La jeunesse élégante flânait sous les arcades. Le vaillant général Changarnier faisait de fréquentes apparitions rue de la Marine. Il était le visiteur assidu d'une boutique réputée. On le voyait passer, bien vêtu, ganté de frais, pommadé, parfumé, ce qui lui valut, parmi les gandins, le surnom irrespectueux de « Bergamotté ».

Le monument le plus important de cette voie, autrefois comme aujourd'hui, était la Grande Mosquée. Elle est, dit-on, construite sur un édifice et avec des matériaux romains, ce que ^{prouverait l'in}scription

romaine incluse au pied du minaret. Ce temple fut embelli par nos soins de faïences d'un joli bleu, et agrémenté d'une colonnade en bordure de la rue. La première pierre de ce beau péristyle fut posée en 1836 par le Duc de Nemours. Ces portiques furent édifiés avec les colonnes provenant de la démolition de la mosquée Es-Sidia qui se trouvait à l'endroit où fut construit l'hôtel de la Tour du Pin, qui (levait devenir l'hôtel de la Régence.

Rue de la Marine, étaient plusieurs hôtels de voyageurs, considérés comme les meilleurs et les plus confortables du moment. Un seul mérite de retenir notre attention, l'immeuble existe encore à l'angle de la rue Lamoricière, c'est l'hôtel d'Europe, où le 21 décembre 1862, débarquant du « Zouave », paquebot de la Cie L. Arnaud et Touache, descendit Alphonse Daudet. Il était alors un tout jeune homme. La liste des

passagers, publiée par le journal « l'Akbar » de ce temps, mentionne le nom de « Daudet, attaché de cabinet ».

L'hôtel d'Europe était tenu par un sieur Lejeune; dans ce temps, il n'avait qu'un seul étage, il a été ensuite surélevé. Il n'y a pas bien longtemps, on pouvait voir, au-dessus des arcades sous le crépi à la chaux, surtout quand la pluie avait copieusement battu la façade, réapparaître, en lettres noires, la vieille enseigne « Hôtel d'Europe ». Ce voyage, ce séjour en Algérie d'Alphonse Daudet, méritent d'être retenus à propos de l'évocation de ce vieux quartier, ils ont donné naissance à l'immortel « Tartarin de Tarascon ».

Au numéro 10 de la rue de la Marine, existait une curiosité que certains d'entre nous ont bien connue. C'était un très vieil édifice



«La Cour des Miracles», rue de la Marine, non loin de la «Mosquée de la Pêcherie». Le rez-de-chaussée — la cour — correspondait au niveau du quai. Le deuxième étage de colonnades se trouvait au niveau de la rue de la Marine. Par les objets hétéroclites, par les hardes que l'on voit sur ce cliché, le nom donné à cette maison paraît bien justifié.

dont l'aspect extérieur avait disparu, englobé qu'il était dans les immeubles européens. On y pénétrait par une petite porte s'ouvrant entre deux restaurants indigènes aux devantures enjolivées de boiseries et de peintures algériennes. En suivant un étroit couloir long et sombre qui faisait un coude, on parvenait sous une galerie à arcades soutenues par des colonnes de pierres enduites de chaux. Cette galerie dominait et entourait une cour sur trois côtés seulement, en effet, sur un côté parallèle à la rue de la Marine, le mur de la maison mitoyenne avait fait disparaître la colonnade. La galerie sous laquelle on arrivait était bien au niveau de la rue de Marine, elle constituait cependant le second étage de l'édifice, au-dessous existait un autre étage à colonnes, et enfin la cour dont le sol était au niveau du quai. C'est par là que jadis on entraient dans la maison.

Détail particulier à noter: ces colonnes n'étaient pas réunies entre elles par une balustrade en bois sculpté, comme cela se voit dans la plupart des maisons mauresques, mais par une murette à hauteur d'appui.

Qu'était ce local curieux par ses galeries superposées? Quelle était son histoire? Les vieux algérois le connaissaient sous le nom de « cour des miracles », dénomination bien trouvée, car il était habité par des locataires d'aspect sordide, malheureux et bizarre. Sous ces galeries on pouvait voir de petites chambres (lui semblaient avoir toujours existé. Était-ce une hôtellerie? un fondouk? La proximité du port, d'un chantier de constructions navales, encourage cette hypothèse. Pour le moment on manque à ce sujet de renseignements précis.

A l'endroit où la rue de la Marine aboutit place du Gouvernement, sur la droite, on trouve une autre place (de modestes dimensions, elle est en cours de démolition: c'est la place Mahon ou de la Pêcherie. Sur son emplacement, autrefois, s'élevait le fameux et trop redouté Badistan, le marché aux esclaves. Au temps des corsaires, le Badistan était une place carrée entourée de portiques couverts. Là se faisaient, par surenchères, une vente fictive des esclaves; cette vente ne devenait définitive que devant le Pacha au Palais de la Djénina. En ce lieu furent, sans doute, vendus : Cervantès, Regnard, le peintre italien Fra Filippo Lippi, d'Aranda, Haédo, et tant d'autres moins connus.

A deux pas de la place Mahon, rue de la Charte, on pouvait, ces derniers temps encore, voir une voie voûtée sur un assez long parcours. Elle était si resserrée et si sombre, qu'il fallut y laisser un réverbère allumé en permanence. Cette disposition, cet aspect devaient être fort anciens, puisque on en retrouve la mention dans un ouvrage du sieur (le Roqueville sur sa captivité à Alger en 1675. Cet auteur, décrivant les rues de la ville des pirates, cite des rues couvertes qui sont toutes proches du Badistan.

La place Mahon coupait en deux la rue (lu même nom, dont la presque totalité a disparu. En face de soi, en tournant le dos à la mosquée, débutait la rue des Trois-Couleurs, elle subsiste encore en partie, mais elle ne va pas tarder à disparaître. Elle constituait le vrai type des voies de l'Alger en 1840; étroite, enfumée, sans caractère ni points remarquables. Tout ce qui pouvait présenter quelque intérêt fut jeté bas pour créer l'artère qui est arrivée jusqu'à nous.

Il ne faut pas croire que son nom lui fut attribué en l'honneur de notre étendard national. Elle avait été ainsi nommée dès les premiers jours de l'occupation

d'Alger, alors que flot-
tait encore sur la cité le
drapeau blanc de la
branche aînée (les
Bourbons. Cette appel-
lation dérive du fait
suivant: pour se diri-
ger dans le dédale des
ruelles d'El-Djézaïr, on
imagina (le peindre sur
les murs des maisons
des lignes de différentes
couleurs, afin d'indiquer
le chemin qu'il fallait
suivre pour se rendre
dans les divers services
militaires et ci-vils.
Chaque couleur
conduisait vers tel ou
tel groupe d'adminis-
tration; or, sur les ba-
tis,es bordant la voie
qui nous occupe, se
trouvaient réunies trois
Zig n e s différemment
colorées indiquant la
direction de services
différents : ces lignes
étaient jaune, rouge et
bleue, elles étaient donc
destinées à servir de fil



La voûte de la rue de la Charte

d'Ariane, si on peut dire, à ceux qui devaient passer par là pour se rendre à leurs occupations. De là vient le nom. Il s'est transmis jusqu'à nous pour disparaître sous peu, ce sera dommage.

Dans la rue (les Trois-Couleurs, non loin de son début, à gauche en quittant la place Mahon, l'éditeur d'art Gervais Courtellemont. un Algérois, avait, vers 1889, installé son atelier dans la cour vitrée d'une maison mauresque modifiée à l'européenne; pour l'instant elle est encore là. Il avait organisé, avec le goût d'un parfait artiste, une sorte de studio, d'une charmante atmosphère, où fréquentèrent, (les notabilités littéraires telles que: François Coppée, Pierre Loti, Jean Lorrain, les frères Mirgueret, Charles de Galland, Lys du Pac, etc.

Tout près (le là, était le fameux café-concert fort connu des vieux Algérois, sous le nom de « La Perle ». Il eut pendant plusieurs années une très grande renommée. Sa façade avait été édiflée avec une certaine

recherche et quelque prétention. Elle passait inaperçue étant donnée l'étroitesse de la rue qui empêchait tout recul; elle n'avait rien de remarquable en elle-même, sauf le souvenir qu'elle évoquait. Une grande fenêtre centrale, surmontée d'une manière de fronton à la grecque que soutenaient, comme des chapiteaux sans colonnes, à droite et à gauche, deux motifs à feuilles d'acanthes. De chaque côté, en haut, deux panneaux faits de rinceaux en relief surmontés de coupes de fruits; au dessous, encadrant la fenêtre, deux longues niches vides dont les voûtes étaient entièrement décorées d'un motif en forme de coquilles.

Avant d'être rue des Trois-Couleurs, « La Perle », tout d'abord, se trouvait au premier étage de la galerie Duchassing, place du Gouver-



Un coin de la place Duquesne. A droite, l'entrée de la rue du Sagittaire; à gauche, la rue Duquesne, qui finissait rue de la Révolution. La place Duquesne ne figure pas dans le plan d'Alger de Berbrugger de 1846.

nement; par la suite, on la transféra boulevard de la République, à l'endroit où existe, de nos jours, l'immeuble du Crédit Foncier. En 1880, « La Perle » fut détruite par un incendie, c'est alors qu'elle émigra rue des Trois - Couleurs. Elle subsista là, en déclinant de plus en plus, jusqu'en 1889 ou 1890; à ce moment elle disparut. Un magasin de bonneterie, puis un cinéma populaire, ont occupé ses locaux qui viennent d'être démolis.

Tout à côté du café-concert, dont nous venons de rappeler rapidement l'histoire, fut l'Hôtel (le la Perle; il _gisait l'angle de la rue Duguay-Trouin, venelle sordide, étroite, quasi obscure, qui amenait place Duquesne, où s'élevait une fort belle maison mauresque, qui fut longtemps la Médersa. Sa façade était parée d'un encadrement

de porte d'entrée en marbre sculpté qui avait acquis une exquisite patine, que fit un jour disparaître un horrible badigeon de couleur marron. Tout à côté, débutait la pittoresque rue du Sagittaire. Elle était très

courte, mais elle avait conservé son cachet de vieille rue arabe. C'est en cet endroit que s'installa, en 1835, le premier Collège d'Alger, dirigé par M. Galtier. Peu après, on le transféra dans une maison mauresque à l'angle des rues des Trois-Couleurs et Jénina.

Dans le quartier de la Marine, fut fondée en 1835 par le Maréchal Clauzel la Bibliothèque d'Alger. Berbrugger en fut le premier bibliothécaire. Elle fut au début des plus modestes, on l'installa dans une petite maison de l'impasse du Soleil. Cette impasse, dont la dénomination était une plaisanterie, attendu que le soleil n'y pénétrait jamais, commençait rue Philippe, à gauche en venant de la rue Bab-el-Oued. La bibliothèque n'y resta pas bien longtemps; dès 1838, elle fut transportée rue Bab-Azoun, dans l'ancienne caserne turque où le Collège venait d'être transféré. Elle demeura là jusqu'en 1848; elle fut alors installée rue des Lotophages (dans l'actuel hôtel du général commandant le Génie), pour finir par être organisée en bibliothèque-musée rue Emile-Maupas, anciennement rue de l'Etat-Major.

Cette impasse du Soleil connut (les heures de célébrité; elle fut fréquentée par des générations de touristes et d'hiverneurs, qui allaient rendre visite à la belle Fathma habitant en cet endroit. La belle Fathma! Ce fut une curiosité et une attraction de l'Alger de naguère, la photographie en avait répandu les traits et l'élégante silhouette. Elle recevait parée de somptueux costumes, de riches bijoux indigènes; elle offrait le thé et le café, donnait le spectacle de danses et de musique locales. La maison joliment ornée, de belle ordonnance intérieure, ajoutait au pittoresque de cette visite qui était très recherchée et goûtée de nos visiteurs étrangers.

La rue du Sagittaire conduisait rue de la Charte. C'est là que naquit et habita, M. Marçais vous l'a dit l'autre jour au pied de son tombeau, Sidi Abderhaman El Tsalbi. Il fut oukil d'une mosquée qui se trouvait en ce lieu et qui fut détruite en 1819. Une plaque de marbre apposée par les soins (lu Comité du Vieil Alger, sur l'immeuble qui avait rem-placé le temple, commémorait ce souvenir de la façon suivante: « En « ce lieu s'élevait la maison de l'Algérien Sidi Abd-Er-Rhaman, docteur « de l'Islam, mort en cette ville en 1471. » Dans cette rue, on remarquait une superbe maison mauresque qui pendant (les années fut le siège du Conseil général. Ce fut une demeure aux nombreuses richesses architecturales intérieures, il est infiniment regrettable, qu'avant sa disparition totale, on n'en ait pas fixé le souvenir par des photographies.

Ce palais mauresque était, avant 1830, le Consulat de Grande-Bretagne, comme tel habité par le consul de Saint-John, qui exerça son ministère de 1827 jusqu'en 1851. Il avait assisté à l'altercation entre Hussein et le consul Deval, et avait été nettement hostile à notre installation à Alger.

Il y avait dans 'cette maison de très riches carreaux de faïences anciens, tous ne sont pas perdus, bon nombre ornent aujourd'hui les salons de l'Hôtel de la Préfecture, boulevard Carnot. Dans la cour, on admirait de splendides grillages de fenêtre en bronze doré. La porte de la rue et quelques portes intérieures étaient ornées (l'encadrement en marbre sculpté dans le goût italien; à leur partie supérieure, se

remarquait une grande fleur de lis florentine, ce qui semblait attester que ces sculptures étaient l'oeuvre d'un artiste florentin ou toscan, qui avait, peut-être, été esclave à El-Djézaïr. Antérieurement à 1830, cette rue portait le nom d'Hamam Es Seghir (la rue du petit bain), et celui plus original de Meçid et Goula (la rue de la petite école de la fée). Cette curieuse appellation provenait de ce que les indigènes considéraient comme hantée une partie (le cette demeure, ils lui donnèrent le nom de maison de la fée, désignation qui s'étendit à une petite école enclavée dans le bâtiment, et dont on retrouve la dénomination et la situation sur un plan d'Alger de 1832.

Le Consulat de Grande-Bretagne n'était pas le seul existant dans ce quartier. C'est en ces lieux qu'étaient réunis la plupart des représentants des puissances européennes accrédités auprès du Dey. Le nom de rue des Consuls a été donné pour rappeler ce souvenir. Tous ces agents diplomatiques avaient dans le Sahel leurs résidences d'été, où parfois, ils se réfugiaient pour fuir les épidémies très fréquentes dans la ville et pour éviter les chaleurs -de l'été.

Le Consulat de Suède, on l'a vu, était rue de la Licorne, un peu plus loin fut celui d'Espagne. Le Consulat d'Amérique occupa, rue des Loto-phages, l'hôtel où est de nos jours le général commandant le Génie. Ceux de Sardaigne et du Portugal étaient aux environs de la rue Babel-Oued, enfin celui de France se trouvait rue Jean-Bart, dans l'immeuble de la Direction de l'Artillerie, ce qui à dire vrai n'est pas absolument certain. On peut voir encore, rue Volland, les ruines d'une épaisse muraille, débris du mur d'enceinte d'El-Djézaïr, et tout à côté, percée clans un mur, une grande fenêtre, qui aurait été celle de la chapelle consulaire avant 1830.

La rue de la Charte nous conduisait place Soult-Berg. Elle tirait son nom du château du Maréchal Soult à Saint-Amans dans le Tarn. Le Maréchal Soult avait été ministre de la Guerre; à ce titre il s'occupa activement des affaires de l'Algérie. En reconnaissance de tout ce qu'il fit pour la colonie, son nom fut donné à cette place de la ville.

Plusieurs rues débouchaient en ce point ; c'étaient les rues d'Orléans. de la Charte, Philippe; de la Révolution, où était une fort belle maison mauresque, qui depuis 1880 fut l'externat des Soeurs de la Doctrine Chrétienne (antérieurement cette institution se trouvait rue du Cheval). Cet édifice, beau spécimen de l'architecture algéroise, aurait été, prétend-on, le harem de Mustapha-Pacha, avant 1830. Enfin, citons une très courte artère qui allait vers l'extrémité de la rue des Consuls, elle a changé plusieurs fois de nom: du temps des Turcs, on la nommait Sidi Ali Fassi (rue de la mosquée Ali de Fez), une mosquée de ce nom était dans le voisinage; durant de longues années, elle fut rue Traversière, puis rue du Général-Laperrine, finalement elle disparut sous le vocable «l'Avicenne, célèbre médecin arabe. En 1834, fut créée, rue Traversière, l'Inspection d'Académie. Cette ruelle amenait en un endroit qui était désigné, ces dernières années, du nom de Consul Pierre Deval, et qu'on considérait naguère comme un prolongement de la rue des Consuls. On y voyait une voûte sous laquelle s'ouvrait la rue des Loto-phages, qui s'appelait jadis Sabat et Khout (la voûte du poisson) en

raison d'un poisson sculpté sur une pierre. Ce coin était des plus pittoresques, admirablement conservé, il avait gardé son aspect d'avant 1830. Sur presque tout son parcours, les maisons bordant les deux côtés avaient leurs encorbellements soutenus par des rondins de thuya, si rapprochés

l'un de l'autre, que la maison de droite arrivait presque à toucher celle de gauche ; la rue qui passait dessous avait l'aspect d'un passage couvert.

Par là on parvenait rue Navarin. Au numéro 26, fut créée, en 1832, une école de dessin dirigée par un artiste italien nommé Vaccarv. Il a laissé une série de planches représentant des types algériens (le cette époque, dont la réunion en album forme un ensemble assez rare aujourd'hui.

La rue Navarin conduisait rue Jean-Bart. Elle était bordée de belles demeures mauresques. Elle connut vite une grande animation, car d'importantes administrations y furent installées: c'étaient

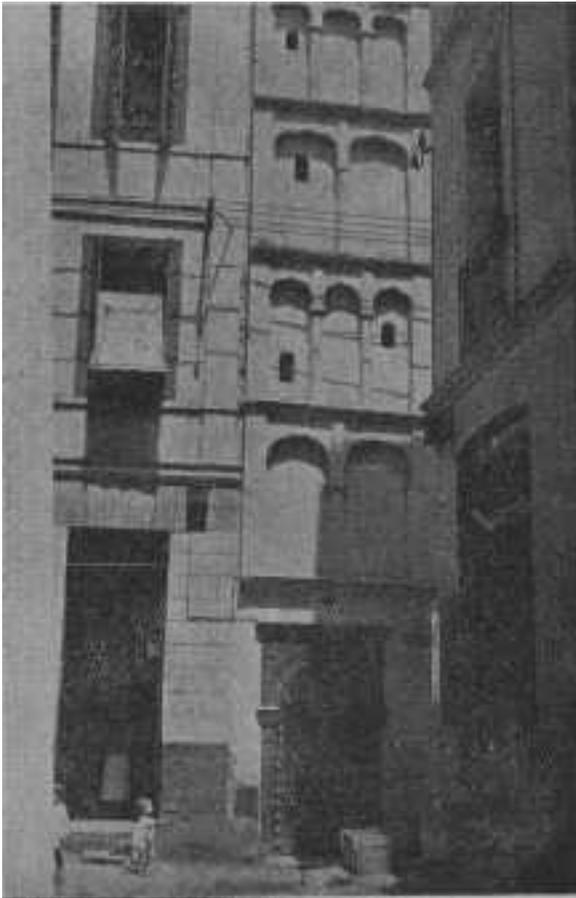


Au coin de la rue Navarin, on voit malgré le trop moderne réverbère, cette portion de rue aux avancées soutenues par les rondins de thuya. Première Instance, puis la Justice de Paix, le

Trésor et Postes. Ce dernier service occupa l'immeuble de la Direction de l'Artillerie et probablement la maison voisine ; clans cette dernière, on pouvait voir (le nos jours, dans la cour, sous les colonnades, des grillages de fenêtres où avaient été aménagés des espaces assez larges pour constituer (les guichets. En ces demeures habita Louis Farenc, payeur particulier, chef (le la comptabilité. Il était l'oncle (l'un jeune Marseillais, Louis-Etienne-Ernest Rev, qui en décembre 1839, fut envoyé auprès de son parent comme petit commis, il avait 16 ans. Rey séjourna à Alger jusqu'en septembre 1848. L1 devint critique musical au « Brulot (le la Méditerranée », journal dont il eut été intéressant (le trouver quelques exemplaires. Rey s'adonna à la musique, il composa une messe qui fut exécutée

à la Cathédrale d'Alger, en présence de la Duchesse d'Aumale. Ernest Rey modifia son nom et il devint Ernest Reyer, l'auteur célèbre de « Sigurd », de « Salambô » et d'autres oeuvres. Dans son administration, on avait conservé le souvenir d'un employé médiocre, plus préoccupé de notes de musique que de notes financières. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est qu'il fut un excellent dessinateur qui a laissé de fort jolis croquis de l'ancien Alger, croquis devenus rarissimes.

Près de la rue Jean-Bart, se terminait la rue Doria. C'était le nom d'un Génois qui, passé au service de Charles-Quint, commandait l'armée navale de l'Empereur, quand celui-ci assiégea Alger. Voie sans intérêt, bordée d'immeubles devenus vétustes et sordides ; elle avait néanmoins gardé une particularité qui mérite d'être mentionnée. Au numéro 10,



**Le minaret de la Mosquée d'Ali Khodja
subsistant au n° 10 de la rue Doria
parmi les immeubles européens.**

près de l'aboutissant de la rue Jean-Bart et de la rue Bisson, de laquelle nous reparlerons plus loin, inclus dans les bâtisses européennes, se dressait le minaret d'une ancienne mosquée; il restait debout, dit Delvoux, « comme un témoin muet de l'instabilité humaine ». Cette mosquée a toujours été désignée du nom d'Ali Khodja. Elle ne figure, sous cette appellation, clans aucun document écrit. Il a semblé à Delvoux qu'elle était la Djéma de Sidi Bélika, existant autrefois dans ce lieu. Dès 1830, elle fut affectée à un service militaire et convertie en magasin pour les effets de campement. Elle conserva cette destination jusqu'en 1848, époque à laquelle elle fut démolie. Le minaret seul a subsisté, isolé, dépaycé parmi les constructions

modernes. Au point de vue architectural, il n'avait rien (le remarquable, il était lourd, inélégant, d'apparence grossière et primitive; sa situation

constitua^{it} son intérêt et sa seule curiosité. A deux pas de là finissait la rue Bisson, qui débutait rue Bab-el-Oued, près de la place du Lycée.

A l'époque turque, elle portait le nom de Sidi el Khideur. El Khideur était un Juif devenu musulman, dont le tombeau se trouvait dans ces

parages. Elle s'appela aussi Ali Khodja à cause de la mosquée toute proche. Bisson était un lieutenant de vaisseau, qui, attaqué en 1827 par des pirates dans la mer Egée, sur 'e point d'être capturé, fit sauter son navire. Bisson a sa statue à Lorient. Sa petite rue algéroise était ravissante, en plein quartier européen et bruyant, elle avait conservé son cachet ancien, pleine d'ombre, de mystère, de calme profond. Très étroite comme les voies de l'Alger barbaresque, elle avait de chaque côté des maisons aux avancées caractéristiques, soutenues par les habituels rondins de thuya copieusement badigeonnés à la chaux, qui donnent à ce qui reste des anciens quartiers d'El-Djézaïr, cet aspect particulier qu'on ne rencontre qu'ici, c'est, si j'ose dire, une caractéristique, une apparence spé-



La petite place de la rue Bisson

cifique de l'Alger d'autrefois. Notre jolie ruelle zigzagait dans son étroitesse parmi ses maisons irrégulières et finissait par atteindre une sorte de petite place dont les murailles étaient peintes de ces belles couleurs à la chaux dont seuls les Musulmans ont le secret. Cet espace élargi, ces teintes éclatantes, bleues, vertes ou jaune d'or, éclairés par un beau soleil, faisaient, vus de l'ombre de la rue, un contraste délicieux digne de tenter la palette d'un peintre.

Après cette placette, la rue se terminait rue Doria par une voûte où l'on voyait encore les traces des clés de roseaux qui avaient servi à sa construction.

Rue Philippe, dont une partie est encore debout, on remarque un édifice connu sous le nom de « Dar el Hamra » (la maison rouge). Elle est destinée à disparaître. On a proposé plusieurs solutions pour la **sali-**

vegarder, il est à craindre qu'aucune, ne soit pratiquement réalisable. Le Comité du Vieil Alger s'est préoccupé de sa conservation; déjà en 1912 il avait proposé son classement comme monument historique. Il faudra en garder le souvenir par des clichés photographiques avant qu'elle soit anéantie.

Cette somptueuse demeure, où passent les ombres de tant d'illustres personnages, appartenait au Dey Hussein, qui avant été ministre des



La voûte de la rue Bisson,
au débouché sur la rue Doria

Finances avant d'avoir été élevé au rang de souverain, avait fait en immeubles de fructueuses spéculations; il en possédait plusieurs, mais n'en occupait aucun. Il préférait habiter strictement enfermé dans la citadelle de la Casbah où il se sentait plus en sûreté; il pensait ainsi éviter l'assassinat par lequel on s'était débarrassé (le plusieurs de ses prédécesseurs.

A Dar et Hamra, après sa défaite, se retira le Dey Hussein.

En 1830, les abords de ce palais étaient bien différents de ce qu'ils sont de nos jours. Toute la façade, alors, se trouvait comprise sous une voûte longue, étroite, qui l'unissait à la maison opposée, celle qui existait sur l'emplacement qu'occupe la Chefferie (lu Génie. L'étroitesse de ce passage était telle, que la circulation, devenue (le plus en plus intense, était extrêmement gênée. Pendant des années, on réclama avec insistance la démolition de la voûte et l'élargissement du chemin: ce qui ne fut réalisé qu'en 1863; ainsi dis-parut un (les coins les plus pittores-

ques de la vieille cité (les Pachas.

Dans cet espace exigü et sombre, sorte de tunnel resserré, s'agitait une foule colorée et bruyante.

Les porteurs d'eau, leur cruché de cuivre sur l'épaule, allaient, venaient, vociférant parfois avec véhémence, quand il ne leur était pas possible de s'approcher rapidement de la fontaine assiégée. Les âniers passaient, excitant à grands cris leurs « bourricots », qui s'en allaient trotinant, à la queue leu-leu, en balançant leurs hardas diversement chargés.

Les servantes négresses, drapées de leur voile bleu, circulaient, portant en équilibre sur leur tête (les corbeilles pleines de fruits, ou bien des planches garnies de pains qu'elles allaient faire cuire ou qu'elles

rapportaient du four banal ; elles marchaient en faisant teinter les anneaux de leurs chevilles.

Constamment retentissait, mille fois répété, le cri de « baleck, baleck » pour libérer le chemin par trop encombré.

Parmi tout ce monde, passaient, dédaigneux, importants et superbes, (le hauts personnages, vêtus de leurs belles laines d'un blanc éclatant. Sous cette voûte, en face de la maison du Dey, coulait une fontaine que les habitants appelaient Aïn et Hamra (la fontaine rouge) ; dénomination provenant de ce que tous les murs voisins, voûtes et maisons, étaient peints en rouge. La rue était nommée Zenkat Aïn el Hamra (la rue de la fontaine rouge). Tout près était une mosquée, naturellement baptisée Djéma et Hamra (la mosquée rouge), elle disparut en 1863, en même temps que le passage voûté.

C'est à Dar-el-Hamra que le Maréchal de Bourmont rendit au Dey, le 8 juillet 1830, la visite que celui-ci lui avait fait la veille au palais de la Casbah. De cette maison, Hussein, très cligne dans son infortune, partit en exil à Livourne d'abord, avant d'aller à Alexandrie, où il mourut en 1838.

Les services du Génie occupèrent le palais du Pacha d'Alger, peu après le départ de son propriétaire; ils n'y furent officiellement installés qu'en décembre 1831.

Ce fut le Génie militaire qui, après la disparition de la voûte, réalisa la façade actuelle ornée de carreaux d'émail. Cette réfection, du fait de l'élargissement de la rue, avait diminué une partie de l'édifice ; ce qui est facile à constater quand on visite l'intérieur.

A Dar el Hamra séjourna, en 1845, l'inoubliable Duc d'Aumale, mais là résidèrent constamment les directeurs clu Génie. Parmi ceux-ci retenons le nom du colonel Lemerrier, cité plus haut ; il a droit à tin souvenir reconnaissant ; c'est grâce à son énergique intervention que fut sauvée la mosquée de la place du Gouvernement dont la démolition avait été décidée. A citer : le général de Félix, qui fit construire les nouvelles fortifications d'Alger, et qui commença à planter des arbres autour de la ville, oeuvre que continua et amplifia plus tard un de ses successeurs, le général Farre, qui commanda le Génie de 1872 à 1875.

L'intérieur de cette demeure est luxueux et fort élégant. Le grand salon est remarquable par ses murs incrustés de fines dentelles de plâtre, ses panneaux de faïences hollandaises et son admirable plafond à caissons ^s uperbement sculptés, éclatant d'or et enluminé de riches couleurs. Dans le sous-sol, on retrouve un ancien corps de garde et une entrée que jadis empruntaient, pour pénétrer dans la maison, les janissaires et les esclaves du Pacha.

Que vont devenir toutes ces richesses témoins de tant de souvenirs ? Il faudra bien les admirer quand nous le pourrons, elles font de ce palais historique un joyau dont la disparition laissera plus d'un regret clans le coeur des admirateurs fervents du vieil Alger.

Entre la rue des Consuls et le boulevard Amiral-Pierre, existait ^pl usieurs ruelles ; l'une d'entre elles était désignée du nom de rue de la ^Taverne, c'est sans doute en souvenir des tavernes qu'exploitaient en ces lieux les esclaves chrétiens; ils y vendaient des produits alimen-

taises, **mais** surtout du vin et de l'eau-de-vie; certains y firent de grosses fortunes.

Au temps des Turcs, les rues des Lotophages, du 14-Juin s'appelaient Seba Tabaren (les sept tavernes).

Dans le vieil Alger, les indigènes, comme parfois encore aujourd'hui, ne désignaient pas les rues par leur nom, mais par une particularité du quartier où ils habitaient; ils ne résidaient pas dans telle ou telle rue, mais dans tel ou tel quartier. C'est ainsi que nous avons ici le quartier d'Hammam Melah (des bains salés) qui comprenait toute la région de la rue Jean-Bart, de la Djema Makaroun (de la mosquée des lettrés) qui réunissait tous les environs de la rue des Consuls jusqu'au bord de la mer. L'actuelle rue de la Taverne, toute la région circonvoisine, s'appelait Kouchet et Betha (le four du quartier).

Joignant la rue d'Orléans à la rue de la Charte, on rencontrait la jolie rue Renaud. On aurait dû écrire Renau. Bernard Renau d'Eliçagaray était l'inventeur de galiotes à bombes incendiaires, qui furent utilisées par Duquesne lors du bombardement d'Alger en 1683. Jadis cette petite voie s'appelait Zenkat Eddjenaiz (la rue des funérailles). Eddjenaiz était aussi le nom de tout le quartier. Non loin de là, une rue française a porté le nom fort altéré d'Eginaïs, ce qui n'avait de signification, ni en français, ni en arabe.

Rue ou quartier des funérailles était une appellation qui provenait du fait suivant : les convois funèbres, au sortir de la Grande Mosquée, passaient par ces voies pour se rendre au Cimetière de Bab-el-Oued.

Rue Renaud s'élevait une maison d'aspect extérieur assez curieux : ses avancées, soutenues par les habituels rondins, présentaient cette particularité d'avoir deux étages superposés. Elle était encore debout, il y a peu de jours, elle constituait un spécimen peu fréquent de l'architecture d'El-Djézaïr.

Rue d'Orléans, on voyait naguère une maison possédant un superbe encadrement de porte d'entrée. Il était en marbre sculpté dans le genre de la Renaissance italienne, il n'avait rien d'algérien, et l'imagination se plaisait à l'attribuer à un esclave italien. Fort heureusement cet ensemble n'est pas perdu, il orne, bien à sa place, l'entrée de la belle maison de style si purement mauresque construite à Mustapha Supérieur par M. Jacques Guiauchain, près de la villa Mustapha-Raïs.

Rue d'Orléans, au coin de la rue des Consuls, existe encore l'école des Beaux-Arts. Elle fut créée en 1881 et installée dans l'ancienne mosquée d'El-Kechach. Son premier directeur fut M. Labbé, un peintre de talent, doublé d'un érudit. Il fut grand ami de Fromentin, avec qui il entreprit plusieurs voyages. Il a laissé des oeuvres remarquables. Il paraît juste d'évoquer son souvenir à propos de ce quartier où il est venu tant d'années pour enseigner son art.

La création du boulevard Amiral-Pierre (l'amiral Pierre dirigea les premières opérations contre Madagascar en 1895) a complètement altéré la physionomie de toute cette région. Plusieurs rues allaient jusqu'à la mer; les rues des Lotophages, Brueys, des Numides, furent coupées par l'établissement du boulevard qui s'appela boulevard des Palmiers, à cause des palmiers qu'on avait plantés en bordure de la mer et que

les vents marins firent vite dépérir. Les maisons, qui autrefois étaient directement sur le bord de mer, avaient leur base sur une grève rocheuse qui a fait disparaître la voie moderne.

En cet endroit, il y avait un fort nommé Bordj-es-Zoubia (le fort des ordures), à cause des immondices qu'on jetait dans les alentours. Cet ouvrage militaire fut aussi dénommé Fort-Neuf, ou encore Batterie des Sept-Tavernes. On le construisit sur l'emplacement d'un ancien bastion bâti en 1576 par Ramdam Pacha. Il était édifié sur plusieurs étages de casemates solidement construites, dont une partie sert actuellement, ou servait il n'y a pas bien longtemps encore, de prison militaire.

Le groupe de jolies maisons mauresques qu'on voit encore boulevard Amiral-Pierre, a toujours fait sur la mer une avancée, tandis que les autres édifices se trouvaient en retrait. Autrefois les vagues venaient battre leur base, certaines d'entre elles avaient des ouvertures au niveau de l'eau. Vers 1891 ou 1892, on les ceintura du mur actuel qui les protège contre l'assaut des vagues, mais qui, vu du large, les défigure énormément.

La plus remarquable d'entre elles, espérons que celle-là sera sauvegardée, est celle de la rue des Lotophages, actuellement occupée par le Général commandant le Génie. Elle est richement pourvue de superbes faïences, de colonnes, de boiseries et surtout de plafonds de bois sculpté, enluminé et somptueusement doré. Elle s'est conservée à peu près intacte, malgré les diverses destinations qu'elle a dû subir. Après avoir été, on l'a vu, Consulat d'Amérique, elle devint, en 1846, un pensionnat de jeunes filles tenu par Mme Paquereau. En 1858, la bibliothèque y fut transportée, enfin elle fut donnée au Génie. Cette maison, dit Berbrugger, dont la mer baigne la base et deux côtés, est un des plus jolis échantillons de l'architecture mauresque.

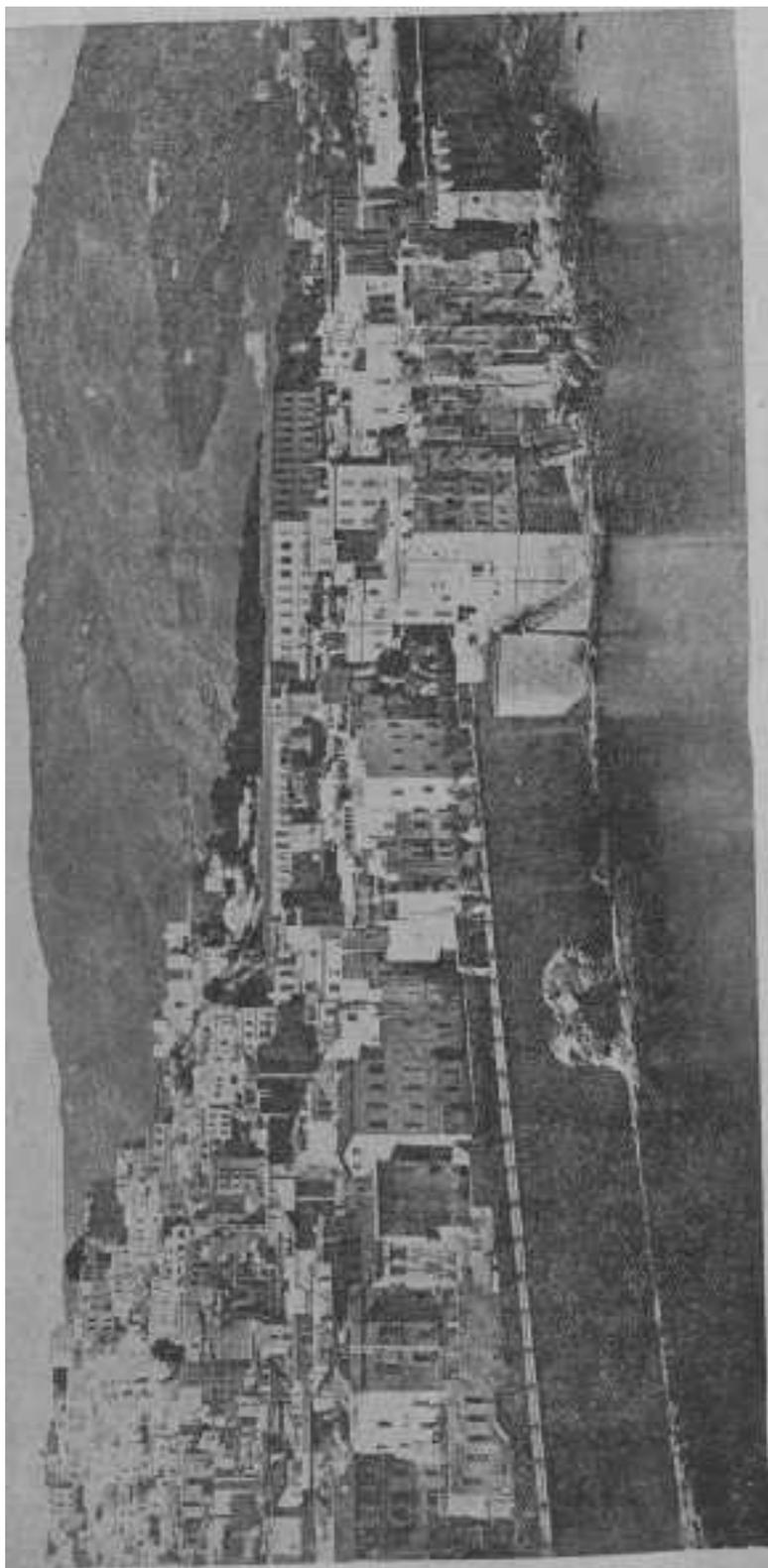
A l'opposé de ces maisons, presque en face, de nos jours, on apercevait une sorte de terrasse dominant le boulevard à faible hauteur, où s'élevait un édifice appelé la Caserne Macaron; une rue voisine portait ce nom déformé et francisé. Ce fut un local qu'occupèrent les janissaires, il y avait là une mosquée. La caserne était désignée du nom de M'ta et Makharoun, et la mosquée de celui de Djema et Makharoun (caserne et mosquée des lettrés). En 1830, on avait installé dans ces bâtisses la pharmacie centrale. L'édifice religieux datait de 1725, il a été construit par Abdy Pacha, il est tombé avec une partie de la caserne lors du percement du boulevard qui à ce moment devait être la continuation du boulevard de l'Impératrice.

Dans ce qui restait de la caserne des Janissaires, de ces soldats du Dey, venus de tous les pays d'Orient, gens de sac et de corde, auteurs de plusieurs assassinats de souverains, fut créé, une école maternelle, qui disparut en 1934; c'est le premier bâtiment de ce quartier qui tomba sous le pic des démolisseurs.

Des sept casernes de janissaires que comptait la ville barbaresque, il ne reste plus qu'un seul spécimen, le Cercle Militaire.

L'établissement du boulevard a fait tomber la Porte de France, dont il a été parlé plus haut.

Vous avez pu, Mesdames, Messieurs, constater tout ce qui a disparu



On voit ici la partie qui a été donnée leur nom à cette partie du boulevard de l'Impératrice. Remarquez à gauche l'édifice qui a été construit sur l'emplacement de la casbah. À droite, on aperçoit une partie de Bordj-bou-ouazija.

avec les vieilles pierres de cette ancienne agglomération où s'était concentrée l'activité de la vie algéroise à ses débuts.



**On voit ici, avant l'établissement du boulevard des Palmiers,
la Mosquée Makaroun dont on aperçoit la kouba**

La tâche du Comité du Vieil Alger n'est pas de rechercher, dans notre cité modernisée, un faux orientalisme aujourd'hui désuet, son oeuvre est plus élevée, plus noble ; s'il est de son devoir de vous faire connaître les vestiges du passé, il doit par dessus tout protéger de toutes ses forces nos sites, nos monuments, nos jardins, nos délicieuses fontaines, qui sont tout ce qui nous reste d'un passé lointain, qui constituent, si j'ose dire, nos titres de noblesse. Tout est trop neuf dans notre cher Alger.

Le quartier, dont l'aire aujourd'hui presque totalement mise à nu paraît si petite, comptait quelques belles résidences, des coins historiques, perdus, avouons-le, dans des venelles insalubres, parmi des masures croulantes ; il était condamné au nom de l'hygiène et du progrès.

Il nous a paru bon, cependant, de tenter d'en fixer le souvenir. Un jour viendra où il nous sera possible de porter nos pas le long des avenues du quartier rénové à la moderne, que nous puissions alors évoquer toute cette partie anéantie de notre ville où a commencé son histoire moderne et française.

Docteur F. GAUTHIER.